

L'évangile de Marc et le lac de Galilée

Un message caché?*

Denis Fricker

Strasbourg

Giacomo Perego

Roma

Les neufs premiers chapitres de l'évangile de Marc situent l'action de Jésus essentiellement en Galilée et dans les territoires païens avoisinants. De Mc 1,14 à 9,50, cette région voit Jésus annoncer la proximité du Règne de Dieu, guérir des malades, enseigner les foules, appeler et former ses disciples. Au sein de ce cadre, le lac de Galilée occupe une position privilégiée aussi bien pour des raisons topographiques, symboliques que narratives; comme le démontre l'emploi récurrent de trois éléments concrets par Marc: la mer (1), la barque (2) et les traversées du lac (3). Ils s'entrecroisent, en effet, à intervalle régulier avec deux thèmes majeurs du second évangile que sont l'identité de Jésus et la suite des disciples. Ils posent également la question du délicat rapport Juifs-païens qui semble trouver sa réponse dans la résolution de l'énigme du pain (4).

La mer

Au premier siècle, Luc ou Flavius Josèphe parlent d'un lac (λίμνη) pour désigner l'étendue d'eau à l'extrémité Est de la Galilée. De son côté, Marc préfère toujours le terme de mer (θάλασσα) et en cela il est fidèle à l'Ancien Testament¹. Dans la littérature antique en général, la mer a plutôt mauvaise réputation. De l'*Odyssée* d'Homère aux *Amours* d'Ovide, elle symbolise le malheur et les puissances négatives qui engloutissent les espoirs humains. Rien d'étonnant pour une période où la navigation en Méditerranée est extrê-

* Lors d'un séjour avec L'Ecole Biblique, en décembre 1998 à Tabgha, nous (les deux auteurs) discutons avec notre professeur et ami Marcel Beaudry de la signification symbolique du lac dans Mc. Il avait alors proposé de cosigner un article sur ce thème. Les circonstances ne l'ont pas permis, nous sommes heureux de le faire maintenant à sa mémoire.

¹ Cp Lc 5,1 à Mc 1,16; Luc 8,22-25 à Mc 4,35-41 et Lc 8,33 à Mc 5,13; voir aussi *Guerre des Juifs*, III, 506; Nb 34,11; Jos 12,3. On trouvera plus de détails chez C. REYNIER, *La Bible et la mer* (Lire la Bible 133; Paris 2003) 12.

mement périlleuse et incertaine². Dans l’Ancien Testament aussi, la mer cristallise la peur de l’inconnu et de l’insondable. Les descriptions de tempêtes n’y manquent pas³ et les abîmes recèlent des monstres redoutables, que Dieu seul peut vaincre⁴. La noyade sous le déluge des eaux (Gn 6–8) forme l’image d’un jugement divin sans appel. Ces images terrifiantes stigmatisent souvent la faiblesse humaine et, parallèlement, valorisent alors la maîtrise que Yhwh possède sur tous ces éléments. Il est l’ultime et unique recours lorsque l’homme est au fond de l’abîme, comme l’exprime le cantique de Jonas :

Les eaux m’avaient environné jusqu’à la gorge, l’abîme me cernait, l’algue s’était enroulée autour de ma tête (...) Mais de la fosse tu as fait remonter ma vie. (Jon 2,6-7; trad. BJ).

Dans un tel contexte, l’évocation par Marc de la “mer” de Galilée n’est pas sans susciter des représentations négatives, que la mention d’une tempête ou de vents contraires ne peut qu’aviver.

Dans l’imaginaire biblique, l’eau remplit encore d’autres fonctions symboliques. Marcel Beaudry insistait beaucoup sur l’une d’entre elles : l’eau a une fonction de frontière, car elle délimite les contours idéalisés de la Terre Promise. Différents passages précisent dans le détail ces limites aquatiques, citons l’un d’entre eux :

Voici le pays qui deviendra votre héritage (...) Votre frontière méridionale commencera du côté de l’orient à l’extrémité de la mer Salée (...) La frontière s’obliquera ensuite vers le Torrent d’Egypte et aboutira à la Mer. Vous aurez pour frontière maritime la Grande Mer, cette limite vous servira de frontière à l’occident (...) Descendant encore elle touchera la rive orientale de la mer de Kinneret. La frontière suivra ensuite le Jourdain pour aboutir à la mer Salée. (Nb 34,1-12)

La Terre Promise n’est certes pas une île, mais une grande partie de ces frontières sont ainsi délimitées par l’eau, comme pour lui conférer une sorte d’étanchéité⁵.

La valeur symbolique de ces frontières aquatiques est étayée par des récits fondateurs. Les quarante années du peuple au désert, où lui furent révélés la Loi et le culte sacrificiel, sont encadrées par deux traversées miraculeuses de l’eau. D’abord celle de la Mer Rouge (Ex 14) qui symbolise la libération du joug de Pharaon, puis celle du Jourdain, lors de l’entrée du

² Voir J.-M. ANDRE – M.-F. BASLEZ, *Voyager dans l’Antiquité* (Paris 1993) 77-118.

³ Voir par ex. Ps 107,23-30 et Jon 1.

⁴ Rahab ou le Léviathan : Ps 89,10-11; Jb 3,8; 26,12; Is 27,1; 51,9-10. Voir REYNIER, *La Bible*, 45-47.

⁵ Voir aussi Jos 15,45-47 et Ez 47,13-21, mentionnés par REYNIER, *La Bible*, 15-16.

peuple en Terre Promise sous la houlette de Josué (Jos 3,14-17). Citons également le récit éponyme de la lutte de Jacob au gué du Yabboq. Ce cours d'eau sera traversé par le patriarche en direction de Canaan, lorsque son nom deviendra Israël (Gn 32,23-33).

Du point de vue biblique, la mer a donc une triple valeur:

- elle est d'abord un milieu hostile et abritant les forces du mal, que Dieu seul maîtrise;
- elle délimite idéalement la Terre Promise;
- elle symbolise le passage d'un monde à un autre ou d'un état à un autre.

Nous verrons que les descriptions des traversées du lac, dans Mc, jouent de toutes ces valeurs. Mais auparavant il nous faut brièvement considérer le rôle de la barque dans le second évangile.

La barque

Dans Mc, la première mention d'une embarcation est faite à l'occasion de l'appel des premiers disciples (Mc 1,16-20). Jacques, fils de Zébédée et Jean son frère sont décrits au travail, dans une barque (πλοῖον). Jésus passe, les voit et les appelle: "Et laissant leur père Zébédée dans la barque avec les salariés, ils s'en allèrent derrière lui"(1,20). La barque est mentionnée à deux reprises dans le passage et ce n'est sans doute pas un hasard, car son espace physique délimite une situation bien précise. Les disciples sont des pêcheurs qui font probablement partie d'une entreprise familiale, dont le père pourrait être le gérant. Si historiquement cette vision des choses est plausible⁶, du point de vue du lecteur de Marc elle s'impose assez nettement au vue des indices laissés, notamment la mention des salariés (μισθωτός, 1,20). Laisser la barque signifie alors l'abandon, au moins momentané⁷, de tout ce qui fait la vie familiale, sociale et économique c'est à dire l'assurance d'une identité, d'une dignité et d'une sécurité.

L'appel de Jésus aux quatre disciples ne se limite pourtant pas à la proposition, quelque peu négative, d'un renoncement. Positivement cet appel substitue, dans le contexte proche et avec un jeu de mot, au métier de pêcheur la fonction de "pêcheur d'hommes"(1,17). En conséquence l'autorité paternelle et sans doute patronale de Zébédée est, elle, remplacée par celle de Jésus le nouveau maître. Enfin, et nous allons le montrer, à la barque paternelle se substitue alors celle du groupe autour de Jésus.

⁶ Voir par ex. J. SCHLOSSER, *Jésus de Nazareth* (Paris 2002²) 45.

⁷ Notons que Marc n'hésitera pas à montrer Pierre au sein de sa maisonnée, il n'insiste donc pas particulièrement sur un renoncement total et définitif, voir C. FOCANT, *L'évangile selon Marc* (CBiNT 2; Paris 2004) 84.

En effet, les différents emplois, en Mc, du verbe ἐμβάινω (embarquer) montrent que lorsque Jésus embarque, c'est toujours pour mettre une distance entre lui et ceux qui ne sont pas admis dans le groupe des disciples: la foule (4,1; 8,9-10); un exorcisé païen renvoyé auprès des siens (5,18); des opposants Phariséens (8,13). La barque délimite donc un espace privilégié que Jésus ne partage qu'avec ses disciples. Une seule fois, pourtant, ce n'est pas Jésus le sujet de l'embarquement (6,45), parce qu'il va laisser les disciples affronter seuls la traversée.

Le motif de la barque illustre donc le rapport unique de Jésus à ses premiers disciples. Nous connaissons le capitaine et les passagers, il nous manque encore le cap. Il nous est donné dans la mise en scène soignée des trois traversées du lac proposées par Marc, qui accorde ainsi à ce thème une certaine importance.

Les trois traversées du lac

Par trois fois donc, Jésus invite les disciples à embarquer en direction de la rive orientale du lac: Mc 4,35-41; 6,45-52 et 8,13-21.

Mc 4,35-41

Le récit de la première traversée du lac suit le long discours en paraboles de Mc 4,1-34. Jésus y souligne la différence entre la foule et ses disciples "qui l'entouraient avec les Douze"(4,10). À ce dernier groupe seulement, il affirme vouloir confier le "mystère du royaume de Dieu", alors qu'"à ceux du dehors"il parle en paraboles. Cette révélation d'un mystère passe par un aparté (4,10.34) et c'est, précisément, dans ce contexte que Jésus propose à ses disciples de "passer de l'autre côté"(4,35). Bien que Gérasa (l'actuelle Djérash) soit une désignation un peu hasardeuse car elle se trouve à 50 km du lac, il reste cependant évident que la rive sur laquelle ils vont aborder est formée par une région majoritairement peuplée de païens, comme le confirment les mentions du troupeau de porcs (5,11) et de la Décapole (5,20).

Marc fait allusion à d'autres barques encore qui prennent le large (4,36), mais il va se focaliser, dans la suite du récit, sur l'unique barque du maître et des disciples. La narration de la traversée proprement dite se découpe en trois périodes:

- la description de la tempête avec la peur des disciples, d'un côté et l'endormissement de Jésus, de l'autre (vv. 37-38);
- l'éveil de Jésus et sa maîtrise des éléments (v. 39);
- les reproches de Jésus aux disciples et leur interrogation craintive sur ¹ du thaumaturge (v. 41).

Cette première traversée du lac se fait donc: d'ouest en est; d'une terre à dominante juive vers une terre à dominante païenne; d'une foule nombreuse, mais considérée comme "ceux du dehors", vers un païen qui sera exorcisé et proclamera tout ce que Jésus a fait pour lui dans la Décapole. Entre ces deux mondes la tempête sévit, mais Jésus la maîtrise. La barque, bien que malmenée par les éléments, sert alors de médiation entre les deux rives opposées. Le texte se révèle donc étonnamment dense et, à l'instar du disciple, le lecteur se sent dépassé par les événements.

Mc 6,45-52

Le récit de la seconde traversée du lac dans Mc possède quelques éléments en commun avec celui de la première, ils permettent de pointer les différences entre les deux textes.

Dans leur contexte d'abord, les deux récits sont précédés d'un épisode important concernant la foule. Avant la première traversée du lac, la foule est certes enseignée longuement mais, nous l'avons vu, exclue de la compréhension du mystère du Royaume, alors que les disciples bénéficient eux d'un enseignement plus explicite. Finalement ils seront embarqués avec Jésus, loin de la foule (4,36). De même, avant la seconde traversée, Jésus décide d'emmener ses disciples (ici les Douze) à l'écart, en barque (6,32), créant encore une fois une distance avec la foule. Mais à ce point du second récit de traversée, la tendance va s'inverser. En effet, les foules vont précéder, par la voie terrestre, le débarquement de Jésus qui, à partir de ce moment, va privilégier les besoins de la multitude. Il va d'abord l'enseigner "sur beaucoup de choses"(6,34) puis, malgré les résistances et doutes des disciples, la nourrir en multipliant les pains et les poissons (6,41-44). Ce renversement momentané des priorités de Jésus va se concrétiser, finalement, par l'embarquement contraint et forcé (*ἀναγκάζω* 6,45) des disciples, seuls, vers le territoire païen de Betsaïde au nord-est du lac, pendant que Jésus s'occupe de renvoyer les foules.

Un autre point commun entre les deux traversées évoquées concerne les éléments naturels qui, dans les deux cas, s'opposent à la bonne marche de l'embarcation. Effectivement, en Mc 4 la tempête fait rage tandis qu'en Mc 6 un fort vent contraire retient les disciples au milieu du lac, pratiquement jusqu'au petit matin.

Parallèlement à ces situations de détresse, l'absence de Jésus est soulignée lors des deux traversées. Dans la première, elle est liée à son endormissement, dans la seconde elle est encore plus réelle puisqu'il est resté à quai. Finalement, dans les deux récits ce sera le retour de Jésus – à la conscience en Mc 4, dans la barque en Mc 6 – qui calmera les éléments déchaînés.

Un dernier élément commun aux deux péripécies concerne l'attitude des disciples, avec peut-être une gradation d'un récit à l'autre. En effet en Mc 4 comme en Mc 6, ils sont soumis à une grande peur. Lors de la première traversée, ils sont d'abord terrifiés par la puissance des éléments déchaînés, puis par le pouvoir de Jésus sur de tels éléments. Pendant le second voyage, l'arrivée de Jésus marchant sur les eaux leur fait craindre la présence d'un fantôme et les affole. Ce qui se joue donc à chaque fois, bien que sur des registres différents, c'est la question de l'identité de Jésus. Si dans le premier récit la question reste ouverte: "Qui est donc celui-ci car la mer et le vent lui obéissent?"(4,41), dans le second une fausse réponse lui est donnée par la confusion entre Jésus et un fantôme (6,49). Pourtant le texte suggère une réponse au lecteur qui, s'il connaît la Septante, comprendra la volonté un peu étrange qu'a Jésus de "passer à côté" (παρέρχομαι en 6,48) de la barque comme une réminiscence de la théophanie au Sinaï d'Ex 33,19.20, alors que le ἐγώ εἰμι de 6,50 peut, dans ce contexte, être perçu comme une référence à la révélation du nom de Dieu, dans la scène fondatrice du buisson ardent (Ex 3,6.14).

Si au chapitre 4 Marc s'abstient de commenter l'attitude peu reluisante des disciples, il ne s'en privera pas au chapitre 6: "Car ils n'avaient pas compris au sujet des pains, mais leur cœur était endurci". Le verbe συνίημι⁸ (comprendre) se trouve cinq fois chez Marc (4,12; 6,52; 7,14; 8,17.21). Lors de sa première apparition il sert à stigmatiser l'incompréhension des foules, mais ici et en 8,17.21 ce sont les disciples qui sont dans ce cas. L'usage du verbe πωρόω (endurcir) est, lui, peu fréquent dans le Nouveau Testament, puisqu'il n'y apparaît que cinq fois, dont deux fois en Mc 6,52 et 8,17 pour décrire le cœur endurci des disciples, en lien avec leur mauvaise compréhension du miracle de la multiplication des pains. Un nom de la même famille, πώρωσις, sert en Mc 3,17 à désigner l'endurcissement du cœur des adversaires de Jésus qui l'épient et complotent contre lui pour le faire périr (3,2.6). Dans cette conclusion du second récit de la traversée, les termes employés sont donc extrêmement durs. Non seulement les disciples ont une capacité de compréhension qui ne dépasse pas celle des foules, mais de plus leur cœur est endurci comme celui des adversaires déclarés de Jésus, Pharisiens et Hérodiens. Cet échec des disciples, dans l'optique du rédacteur, est finalement confirmé par l'échec de la traversée. En effet, si l'objectif de Jésus était de faire rallier Bethsaïde aux disciples (6,45), c'est à Gennesareth sur la rive ouest du lac qu'ils accosteront finalement (6,53).

⁸ Cf. H. BALZ, "suniēmi", *DENT*, II, 1497-1500.

Mc 8,13-21

D'après Mc 8,10-13, Jésus veut rejoindre la rive opposée à la "région de Dalmanoutha". Ce site, non localisé par l'archéologie, se trouve, d'après la logique du récit, sans doute sur la rive occidentale du lac puisque Jésus y a maille à partir avec des Pharisiens habitant, en principe, la Galilée⁹. Le point d'arrivée de cette traversée sera d'ailleurs Bethsaïde, au Nord-Est du lac, en territoire à dominante païenne (8,22).

Le contexte de Mc 8,13-21 ne laisse aucun doute sur les motifs de cette traversée vers le territoire d'Hérode Philippe, par le Jésus de Marc. Il s'agit pour lui, bien moins de faire œuvre missionnaire, comme lors de la première traversée, que d'échapper pour un temps aux tensions grandissantes avec ses adversaires (8,10-13) et de trouver un lieu où révéler à ses disciples son identité et son destin de Fils de l'homme souffrant (8,27-33). La guérison opérée à Bethsaïde doit d'ailleurs rester secrète (8,26), au contraire de l'exorcisme effectué à Gérasa (5,19).

À l'opposé des deux précédentes, cette ultime traversée ne comporte ni le motif du déchaînement des éléments météorologiques, ni celui de l'absence de Jésus. Il est bel et bien présent et, cette fois, ce sont les remontrances de leur maître et non le vent, qui sifflent aux oreilles des disciples.

Cette confrontation prend appui sur un malentendu à propos des termes pain et levain. Jésus en effet prévient les disciples contre le levain des Pharisiens et d'Hérode. Dans le contexte immédiat, l'expression vise sans doute "un intérêt mal orienté vers les signes en vue de percer l'identité de Jésus"¹⁰ de la part des Pharisiens (8,11-13) et, un peu plus haut dans l'évangile, de la part d'Hérode (6,16). Nous avons déjà noté que l'association des Pharisiens et des Hérodiens se fait dès Mc 3,26, en vue de la perte de Jésus. Pour ce dernier le levain est donc une allusion claire au problème concret que lui pose ses adversaires. Les disciples comprennent, de manière exagérément obtuse, que Jésus leur reproche de ne pas avoir emmené de pain. La série de questions qui ponctuent la réaction de Jésus mettent en relief l'incompréhension (usage de σιωπήμι en 8,21) et l'endurcissement (πωρώω en 8,17) des disciples, qui sont comparés à "ceux du dehors" avec les mêmes paroles tirées d'Is 6,9-10 qu'en Mc 4,11-12. Ce que Marc annonçait déjà sous forme

⁹ Pour E.S. Malbon, la présence d'autorités juives est, avec celle des lieux de cultes, un marqueur narratif en Mc, pour signaler le caractère juif de la Galilée et de la Judée. Le même auteur remarque également que le détail des itinéraires de Jésus en terre païenne donnés par Marc a moins prétention à l'exactitude géographique qu'à l'accentuation d'une coloration étrangère et non-juive, voir E.S. MALBON, *Narrative Space and Mythic Meaning in Mark* (JSOT, The Biblical Seminar 13; Sheffield 1991) 40-41.

¹⁰ Voir FOCANT, *Marc*, 305-306.

de commentaire en 6,12 est exprimé ici directement par Jésus, la tension avec les disciples atteint son paroxysme. Les disciples n'ont rien compris aux deux miracles de la multiplication des pains, Jésus le leur reproche en termes symboliques au moyen du rappel de chiffres, notamment douze et sept. Le caractère quelque peu énigmatique de cette réprimande oriente le lecteur vers le mystère du pain, point de passage obligé pour une compréhension des reproches de Jésus.

Le pain

Lors de la troisième traversée, la réplique de Jésus à propos du pain rappelle les deux scènes de la multiplication des aliments. L'une avait eu lieu sur la rive ouest du lac (6,35-44), donc en territoire juif, l'autre sur la rive est du lac (8,1-9), en terre païenne. Le détail du surplus de nourriture ramassé est mis en exergue: douze panier du côté juif, sept paniers du côté païen. La portée symbolique de ces deux nombres bibliques est très probable, bien que leur interprétation soit discutée¹¹. Les commentateurs voient généralement sous le nombre douze une référence à Israël et en conséquence le chiffre sept symboliserait les nations, ce qui est en relation avec la situation géographique de chaque multiplication des pains. Les nombres sept et douze rappellent également les tensions, décrites en Ac 6,1-6, opposant les "Hébreux" aux "Hellénistes" au sein de l'église de Jérusalem, ces derniers obtenant, parallèlement aux douze apôtres, la nomination de sept diacres dont certains seront à l'origine des premières conversions de païens au Christ. Ajoutons à cela que si la bénédiction du pain se fait avec le terme εὐλογέω lors de la multiplication sur la rive juive du lac (6,41), elle sera prononcée avec le terme εὐχαριστέω sur la rive est (8,6). Ce dernier verbe est justement celui qui est propre aux traditions hellénistiques de l'institution eucharistique (Lc 22,19 et 1 Co 11,24) et "il faut reconnaître que c'est particulièrement bien adapté en terre païenne"¹². Ajoutons que le terme εὐλογέω apparaîtra également dans cette seconde multiplication des pains pour signifier la bénédiction des petits poissons (ἰχθύδια en 8,7). Les deux verbes se retrouvent également dans le récit d'institution eucharistique de Mc 14,22-23: εὐλογέω pour le pain, εὐχαριστέω pour le vin. Pour Marc, les deux termes sont donc valables, bien qu'il semble en distinguer clairement la provenance et donner à la terminologie εὐλογέω une place plus importante.

¹¹ Voir, par exemple, la discussion de l'interprétation symbolique de Loisy par M.-J. LAGRANGE, *Évangile selon Saint-Marc* (EtB; Paris 1947⁴) 170-171 et 203.

¹² FOCANT, *Marc*, 297.

Un certain nombre d'indices permettent donc de supposer un lien entre les relations Juifs-païens et le motif du pain. Ce lien est confirmé par l'usage de la métaphore du pain dans le dialogue entre Jésus et une femme grecque (Mc 7,24-30). Le pain y est en principe refusé aux petits chiens, c'est à dire les païens¹³, mais la femme déclare se contenter de miettes sous la table des petits enfants, c'est à dire les Juifs¹⁴, ce qui lui vaudra d'obtenir ce qu'elle venait chercher auprès de Jésus. Ce texte établit, à la fois, une acceptation des païens et une hiérarchie Juifs-païens. Dans le contexte immédiat, Marc met par ailleurs en scène une déclaration sans équivoque de Jésus concernant la pureté de tous les aliments (7,18b). L'inquiétude mal venue des disciples à propos du seul pain qui leur reste, lors de leur troisième traversée du lac, peut donc se comprendre comme le souci légitime du Juif craignant de ne pas trouver de nourriture pure en terre païenne.

À la lumière de ces données formulons une hypothèse: puisque le rédacteur du troisième évangile relie à plusieurs reprises le thème du pain à celui des relations entre juifs et païens, il est fort probable qu'il soit confronté au problème de la commensalité entre chrétiens d'origine juive et chrétiens d'origine païenne¹⁵. Notamment au moment de l'eucharistie, puisque les deux formules de bénédictions des deux groupes sont successivement mises en scènes dans les territoire correspondants.

En termes plus explicites, l'"embarquement" à la suite de Jésus est alors lié, pour des disciples juifs, au risque de la souillure. Pour répondre à cette interrogation légitime Marc donne deux éléments de réponse. Dans un premier temps, il reconnaît la différence entre Juifs et païens et la comprend hiérarchiquement: les Juifs d'abord (πρώτων)¹⁶. Dans un second temps, il constate que la révélation plénière de l'identité de Jésus permet au disciple Juif de dépasser cette différence. En effet, Jésus est celui qui maîtrise la tempête et le vent, il est aussi celui qui fournit le pain au peuple juif puis grec, avec une forte résonance eucharistique dans les textes en questions. L'évangéliste tient peut-être à rappeler à sa communauté qu'à la source de son identité se trouve ce moment clé de l'eucharistie¹⁷, lieu de mémoire et de

¹³ Voir J.-F. BAUDOZ, *Les miettes de la table. Étude synoptique et socio-religieuse de Mt 15,21-28 et Mc 7,24-30* (EtB NS 27; Paris 1995) 258-265.

¹⁴ BAUDOZ, *Les miettes*, 253-258.

¹⁵ J.-F. Baudoz (*Les miettes*, 385-389) exclut cette interprétation à partir d'une étude socio-religieuse de la communauté de Marc, qui serait celle de Rome. Il note cependant qu'une tension Juifs-païens était perceptible au sein de cette communauté.

¹⁶ Voir Mc 7,27 mais aussi Ro 1,6 ou Ac 13,46. Cf BAUDOZ, *Les miettes*, 273-279.

¹⁷ En ce sens E. LA VERDIÈRE, "In the Following of Christ. The Eucharist in the Gospel According to Mark", *Emmanuel* 106 (2000) 26-34; 68-76; 221-233; 292-300. Les chapitres 6-8, appelés aussi la "section des pains"(cf BAUDOZ, *Les miettes*, 313-323) ont fait l'objet

communion, espace par excellence pour la reconnaissance de l'identité du Maître à la fois Christ et Fils de Dieu crucifié. Car s'il est ce Christ-Messie reconnu par Pierre, sur la rive païenne du lac (Mc 8,29) il est également celui que le centurion païen reconnaîtra comme fils de Dieu par la manière dont il est mort (Mc 15,39). Tout cela s'inscrivant dans une progressive "économie de la révélation"¹⁸.

Conclusion

Reprenons les différents thèmes abordés et précisons maintenant leur signification.

Dans Mc, l'appellation "mer" donnée au lac de Tibériade reprend les connotations négatives issues de l'Ancien Testament et de la littérature antique en général. Cependant, dans le second évangile ces propriétés négatives sont étroitement liées à la notion de frontière, puisque de l'autre côté du lac sont situés les païens et la traversée du lac devient alors un affrontement des peurs et des craintes liées à la transgression des pratiques juives.

Les trois traversées du lac s'apparentent donc à un parcours initiatique où "l'initié se débat dans une sorte de chaos sans la traversée duquel ne peut s'opérer la transformation que vise le processus"¹⁹. Il y a en effet processus, puisque trois traversées sont nécessaires. Cette initiation ne concerne pas uniquement le rapport au païen mais également l'identité de Jésus qui, progressivement, sera révélée aux disciples.

Seule la pleine reconnaissance de cette identité du Christ, messie des Juifs et fils de Dieu pour les païens, permettra de dépasser les clivages. Le symbole en est le pain eucharistique qui est annoncé par les deux récits de multiplication, et qui s'adresse aussi bien au Juif de la rive ouest qu'au païen à l'est du lac.

La barque où se trouve Jésus avec ses premiers disciples est un espace modeste, Marc le souligne puisque lui seul parmi les synoptiques, emploie le terme de *πλοιάριον* (barquette) en Mc 3,9). Cette petite embarcation devient alors un lieu d'initiation paradigmatique: y est appelé le disciple d'origine juive qui ne fait plus partie des foules de la rive ouest, mais qui a encore du mal à s'ouvrir aux païens de la côte est. Une barque dans laquelle sont invités

d'études approfondies, voir entre autres J.-M. VAN CANGH, *La multiplication des pains et l'eucharistie* (LeDiv 86; Paris 1975); R.M. FOWLER, *Loaves and Fishes: the Function of the Feeding Stories in the Gospel of Mark* (SBL DS 54; Chico 1981); D. SMITH, *From Symposium to Eucharist. The Banquet in the Early Christian World* (Minneapolis 2003) 240-253.

¹⁸ Selon les termes de V. FUSCO, "L'économie de la révélation dans l'évangile de Marc", *NRTh* 104 (1982) 532-554.

¹⁹ J.-C. REICHERT, *Catéchèse pour temps de rupture. Une lecture initiatique de l'évangile de Marc* (Paris 2002) 12.

à s'installer tous ceux qui dans la communauté de Marc peinent à partager le pain eucharistique avec leurs frères d'origine païenne. Avec délicatesse et réalisme Marc leur propose une traversée qui est une initiation difficile. Par la même occasion, le rédacteur du second évangile rappelle à ses lecteurs d'origine païenne qu'une telle démarche a été assumée par les apôtres fondateurs et qu'elle est d'un grand prix, ils se doivent de l'estimer à sa juste valeur.

* * *

Sommaire

De Mc 1,14 à 9,50 la Galilée et ses territoires avoisinants sont le théâtre du ministère de Jésus. Par sa topographie et le symbolisme qui s'y rattache, le lac de Galilée joue un rôle déterminant dans ce décor, comme le souligne l'étude de trois motifs récurrents – la mer, la barque et la traversée. Ils interfèrent régulièrement avec les thèmes, centraux en Mc, de l'identité de Jésus et de la suite des disciples. La conjonction de ces divers éléments met à jour une tension entre mondes juif et païen, probablement vécue au sein de la communauté marcienne. La résolution de cette tension est liée, pour Marc, à un quatrième motif plus discret: celui du pain, qui pourrait être une invitation implicite à la commensalité eucharistique.

